

L'apogée du cinéma français vue par Charles Pathé

J'aurais encore beaucoup à dire sur les débuts du cinéma. [...] Il ne faut pas oublier, en effet, qu'avant la guerre, de toutes les industries mondiales, le cinéma était la seule dont le centre le plus important se trouvait en France. Son développement ne put trouver d'égal que dans les industries travaillant pour la défense nationale. Le monde cinématographique entier avait les yeux fixés sur nos ateliers, nos procédés, nos appareils. Sans doute, à partir de 1910, un mouvement inverse commençait à se dessiner en Amérique et, pour un observateur averti, aucun doute ne pouvait subsister sur l'issue de la concurrence franco-américaine en matière de cinéma. Nous devions être dépassés et nous le fûmes. En attendant, la France donnait le ton ; c'est elle qui alignait les plus gros chiffres. Non seulement nous nous développions dans la métropole, mais très vite, nous avons créé des succursales un peu partout à l'étranger. [...]

Tout ce qui était commerce proprement dit, dépendait de moi. J'eus la bonne fortune, en 1902, d'engager un commis-voyageur qui travaillait pour le département du phonographe et que le cinéma attirait. Il devint mon principal collaborateur. C'était un jeune Allemand, israélite, du nom de Popert. Il parlait plusieurs langues ; c'était un excellent vendeur, honnête et sympathique. C'est lui qui, dès 1902, lança notre marque en Angleterre et en Allemagne. Le succès fut tel que l'année d'après, je décidai d'y installer des agences.

De Berlin, Popert rayonna sur Vienne, Moscou, l'Italie, l'Espagne. Non seulement des magasins de vente furent installés dans ces divers pays, mais aussi des ateliers pour impressionner les films sur place, notamment les actualités et le Pathé-Journal allemand. En 1904, je l'envoyai aux Etats-Unis. Là, il se surpassa. Coup sur coup, un magasin fut ouvert à New York, une usine à Bound-Brook et un studio à Jersey-City. Les bénéfices que nous y réalisâmes avant la guerre furent considérables.

De la Russie, je conserve un moins bon souvenir. Tant pour le cinéma que pour le phonographe, nous y avons fait des immobilisations considérables, avec des profits correspondants. Malheureusement, la révolution éclata. Tout fut confisqué.

Cette période de 1898 à 1918 fut néanmoins marquée par un prodigieux essor industriel. On pourra s'en faire une idée lorsqu'on saura que pendant les années qui précédèrent la guerre, notre chiffre d'affaires total, cinéma et phonos réunis, variait entre soixante et soixante-dix millions de francs-or. De 1918 à 1920, il a dépassé cent millions de moyenne ; ce fut l'époque où Pathé-Exchange de New York atteignit son apogée. Dans ce total, le cinéma l'emportait de beaucoup sur le phonographe, il dépendait pour les neuf dixièmes de nos quatorze succursales à l'étranger, car une grande partie des marchandises livrées à Paris en réalité destinées à des clients étrangers qui venaient les y acheter.

Notre capital avait été porté en 1908 à cinq millions. Il y avait déjà quatre à cinq ans que le cinéma avait quitté les champs de foire pour s'installer à demeure dans les villes, entraînant un développement considérable de fabrication et d'immobilisation. C'est à cette époque que fut édifiée l'usine de Joinville-le-Pont, où nous impressionnâmes jusqu'à cent kilomètres de films positifs par jour. Cette quantité permettait de répondre aux besoins de nos succursales de vente et de location, successivement installés dans toutes les parties du monde. [...]

La guerre devait exercer sur notre industrie de profondes répercussions. Durant les années qui la précèdent, nous avons réussi, comme je l'ai dit, à occuper la première place dans le monde, parmi les firmes cinématographiques, tant au point de vue du chiffre d'affaires que des profits réalisés, et à nous y maintenir en dépit de la concurrence. [...]

Les affaires étaient redevenues brillantes en Amérique. Je continuai l'édition des « serials » ainsi que les Pathé-News et quelques « features » (grands films). Il y eut successivement : *Les Périls de Pauline*, *La Main qui étreint*, *Ravengar*, *Les Exploits d'Elaine*, qui, pour les pays de langue non anglaise devinrent *Les Mystères de New York*, et ainsi de suite. Un feuilletoniste notoire, Pierre Decourcelle, fut chargé de traduire l'histoire en français. Ce fut dans *Le Matin* que le roman parut, tandis que le film passait dans les salles. Le succès dépassa toute espérance, en France comme en Angleterre et en Amérique du Sud. [...]

Tout cela s'est produit souvent d'une façon fébrile, ardente, parfois quasi-tragique mais, malgré tout, harmonieuse. Quand je regarde derrière moi, je vois ainsi apparaître une série de jalons solidaires et complémentaires les uns des autres. Par exemple, nos succursales. C'est vers 1907 qu'elles avaient pris une grosse importance. A cette date nous en avions déjà à Berlin, Bruxelles, Moscou, Saint-Petersbourg, New York, Vienne, Amsterdam, Barcelone. Brusquement, nous en fondâmes à Milan, Odessa, Londres, Stockholm, Budapest, Calcutta. Amérique, Europe, Asie, nous étions présents partout. Dès 1908 elles figuraient, ces succursales, pour vingt-deux millions dans les trente-cinq du chiffre d'affaires global du phonographe et du cinématographe. C'était l'une d'elles, celle de New York qui, de fil en aiguille, nous permettait alors, par son rebondissement, de présenter chaque année à nos actionnaires une situation brillante. [...]

Ici, de nouveaux détails sont nécessaires : la guerre avait bouleversé les conditions de la vie cinématographique dans le monde, et j'eus très vite l'intuition qu'un travail urgent et inédit d'adaptation était nécessaire, si nous voulions sauvegarder notre prospérité. La primauté que nous exercions avant la guerre [...] avait disparu. Pour poursuivre une carrière prospère, il fallait imaginer une nouvelle politique commerciale. Les éventualités prévues à mon nouveau contrat laissent entrevoir ce qu'elle allait être.

Désormais, il fallait bien s'en rendre compte, les Etats-Unis, avec leurs possibilités indéfinies, s'étaient emparés, probablement pour toujours, du marché mondial. La guerre n'avait fait que hâter un peu l'avènement de cette suprématie. Favorisés par l'importance de leur marché intérieur qui, au point de vue des recettes d'exploitation, représente environ quarante à cinquante fois celui du marché français, soit les trois quarts environ du marché mondial, les Américains pouvaient engager des sommes considérables dans l'exécution de leurs négatifs, les amortir complètement sur leur territoire et venir ensuite conquérir les marchés d'exportation dans tous les pays, notamment tous ceux qui, du fait de leur faible population, ne sauraient se permettre le luxe d'une production nationale régulière. Cette vérité m'était apparue au cours de mes divers séjours en Amérique. La primauté cinématographique française dans le monde reposait uniquement sur son avance initiale, et devait disparaître le jour où l'équipement américain serait terminé. Ce jour-là était venu.

Source : Charles Pathé, *Ecrits autobiographiques*, édition établie par Pierre Lherminier, Paris, L'Harmattan, « Les Temps de l'image », 2006, p. 175-204.